

Études littéraires africaines

Apulée : revue de littérature et de réflexion, (Paris : Zulma), n°3
(*La guerre et la paix*), 2018, 448 p. – ISBN 978-2-84304-814-2



Elara Bertho

Numéro 45, 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1051655ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1051655ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bertho, E. (2018). Compte rendu de [*Apulée : revue de littérature et de réflexion*, (Paris : Zulma), n°3 (*La guerre et la paix*), 2018, 448 p. – ISBN 978-2-84304-814-2]. *Études littéraires africaines*, (45), 280–282.
<https://doi.org/10.7202/1051655ar>

Reuves

APULÉE : REVUE DE LITTÉRATURE ET DE RÉFLEXION, (PARIS : ZULMA), N°3 (*LA GUERRE ET LA PAIX*), 2018, 448 P. – ISBN 978-2-84304-814-2.

Pour sa troisième année d'existence, la revue *Apulée* publie un numéro dont le thème se souvient de Tolstoï : *La guerre et la paix*. Aussi riche et volumineuse que les précédentes, cette livraison confirme l'intérêt de la revue pour les littératures mondiales et leurs traductions. Sont donc rassemblés dans ce volume des textes d'auteurs venant d'horizons aussi divers que Sami Tchak, Michel Le Bris, Abdourahman Waberi, Vénus Khoury-Ghata, Jean Rouaud et Jean-Luc Raharimanana, parmi de nombreux autres, quant à eux traduits de l'arabe, du persan, du tamoul, de l'espagnol, du catalan... Les portfolios fournissent un espace de respiration, et les encres de Serge Kantorowicz (désormais un habitué des livraisons d'*Apulée*) sont particulièrement remarquables.

La formule a déjà fait ses preuves et c'est un plaisir de s'y replonger chaque année : Hubert Haddad offre au lecteur un bouquet de lectures, souvent des inédits venus des deux rives de la Méditerranée, et parfois de bien au-delà. L'âne d'or d'*Apulée*, convoqué en regard du sommaire, est une invitation aux « tribulations », entendez aux voyages littéraires et aux expériences menées hors des sentiers battus.

Dès son introduction, Hubert Haddad donne le ton d'un numéro qu'il veut engagé dans le monde contemporain. Convoquant tour à tour Tolstoï, Clausewitz, Kant ou Engels pour dénoncer les « dégâts collatéraux du colonialisme », Haddad fait émerger de cette mosaïque de citations une pensée contemporaine et fort aiguisée de la guerre, considérant que le « terrorisme » brandi par les médias sert en réalité au pouvoir en place à légitimer des états d'exception et que les grands discours internationaux font aisément oublier les devoirs de solidarité envers les populations migrantes. C'est sous cet angle immédiatement politique, au sens noble du terme, qu'il faut lire la glose de *l'Iliade* effectuée par Jean-Marie Blas de Roblès (« Exécrer *l'Iliade* », p. 25-36), ou encore les très belles traductions de l'arabe que comprend le dossier intitulé « Cinq poètes syriens » (Imad Al Dine Moussa, Khouloud Al Zghayare, Maha Becker, Tammam Tellawi, Omar Youssef Souleimane, p. 61-67), où l'on peut lire de poignantes formes courtes (« Le pays est devenu bûcher / Ici, dans cette nuit aussi froide qu'une tombe / Ma voix est

tombée de l'arbre généalogique »). Un long entretien avec Jean-Luc Nancy prolonge ces réflexions liminales sur l'état de guerre (« De guerre lasse »).

Ce numéro se distingue par une attention plus grande portée à la critique, et non plus seulement aux textes littéraires et aux créations. Notons ainsi un dossier très intéressant consacré à Albert Camus et à son rapport au terrorisme, coordonné par Yahia Belaskri, ainsi qu'un autre consacré à Frantz Fanon, intitulé « Pour résister ». Patrick Chamoiseau y livre une très belle réflexion, où il proclame par exemple que « le seul Fanon qui vaille, mais le plus riche de tous : [c'est] celui qui est en devenir » (p. 233). Après s'être livré à un éloge du style « électrique » de l'auteur, il encourage les « expériences personnelles » de compagnonnage avec ses textes ; Fanon y devient un tenant de la « Relation », ouvert au monde globalisé et à ses rhizomes : une « expérience » très chamoisienne s'il en est. Christiane Chalet-Achour propose quant à elle une lecture du roman *Le Projet Fanon* de John Edgar Wideman (Gallimard, 2013, trad. B. Turle), où l'auteur de *Peau noire, masques blancs* devient un personnage romanesque bien encombrant pour un narrateur qui finit par confondre le sujet de sa biographie avec son autobiographie, et où les « masques » blancs, noirs, ou d'écriture se mêlent de façon opportune.

Dans ce foisonnement de voix et de langues, une même pensée se dessine en filigrane, de renvois en renvois. Ainsi, le dossier de textes et de photographies concernant le Camp de Rivesaltes fait écho à l'étrange contribution de Sami Tchak à propos des camps de concentration et du devenir-guerrier d'Israël. Ainsi encore, le texte où Nazim Hikmet dénonce l'envoi de soldats turcs en Corée en 1951, présenté ici dans une traduction française inédite (« Chant populaire pour la Corée », p. 22-25 : « À Ankara brûlez mon matricule / Dites-le à ma mère que ma mère pleure / Qu'Hatice ma promise porte le deuil »), résonne avec le texte d'Yves Chemla traitant d'une autre époque et d'autres rives (« Éclats de guerre, depuis Adma, Liban », 2006), dans un souci égal de mettre en mots la guerre. Le texte d'Ananda Devi, « Les hommes aux yeux gris », condense ces réflexions dans un troublant conte sur la migration, l'identité et les stratégies de survie.

D'un texte à l'autre, *Apulée* continue son formidable travail de passeur et se fait de plus en plus politique. D'une langue à l'autre, entre les mers et entre les langues, la revue interroge en effet les choix politiques contemporains (le traitement du terrorisme, la place accordée aux migrants, l'identité collective et la montée des

nationalismes, les crises écologiques et ses conséquences politiques) à travers le détour des littératures du monde entier, de la photographie et de la réflexion critique. Abolissant une frontière trop souvent rigide entre critique et création, *Apulée*, par un art du montage et du collage des textes entre eux, propose une intense et nécessaire réflexion sur l'actualité.

■ Elara BERTHO

ÉTHIOPIQUES : REVUE NÉGRO-AFRICAINE DE LITTÉRATURE, DE PHILOSOPHIE, DE SOCIOLOGIE, D'ANTHROPOLOGIE ET D'ART, (DAKAR : FONDATION SENGHOR), N°98 (*NOUVELLES TECHNOLOGIES ET IDENTITÉS CULTURELLES*), 1^{ER} SEMESTRE 2017, 277 P. – ISSN 0850-2005.

Comme d'autres publications périodiques, la revue dakaroise *Éthiopiennes* peine parfois à rester une revue, et son sommaire ressemble, dans cette première livraison pour 2017, à celui d'un ouvrage collectif. On y trouve tout de même, en fin de volume, deux poèmes de Papa Samba Kane (précédés d'une lettre de Lilyan Kesteloot encourageant le jeune poète), ainsi que deux comptes rendus (à propos d'un essai de Felwine Sarr : *Afrotopia*, et d'un collectif consacré à *Kourouma, entre poésie romanesque et littérature politique*). Le reste est constitué d'études qui se placent plus ou moins précisément sous la double bannière des nouvelles technologies et des identités culturelles. Cette dernière problématique, on le sait, est fondatrice dans l'histoire de la modernité africaine, mais non sans entraîner avec elle une antinomie récurrente, que pourraient illustrer d'innombrables témoignages, du reportage et best-seller d'Alexander Campbell, *Les Deux Visages de l'Afrique* (1955), à un premier roman récent, publié dans les marges du champ français : *L'Afrique aux deux visages* (2015), en passant par *L'Afrique ambiguë* (et surtout ses lectures). Dans la partie réservée aux études de philosophie, sociologie et anthropologie, un essai d'Hamdou Rabby Sy reprend frontalement cette question : « Les identités culturelles à l'épreuve des nouvelles technologies : quelles reconfigurations ? », le terme d'*épreuve* suggérant ici une menace planant sur les identités ; Christophe Gabriel Mbede va un peu plus loin en se demandant si l'on va « vers la fin des identités ». Comme on peut s'y attendre, les auteurs plaident souvent ici en faveur de la préservation de la tradition, mais ils ne veulent pas pour autant s'enfermer dans quelque attitude passéiste. Ainsi, l'étude attentive qu'Alphonse Ndinga Nziengui consacre à « l'usage de la perruque dans l'art de la coiffure féminine au Gabon » se double d'un essai dont la conclusion